



À L'ÉCOLE DE LEUR RÊVE

NÉES LOIN DES QUARTIERS DORÉS, CES TROIS JEUNES FILLES VEULENT CRÉER LES VÊTEMENTS DE DEMAIN. GAGNANTES DU CONCOURS « ELLE SOLIDARITÉ MODE », ELLES VONT APPRENDRE LEUR MÉTIER DANS DES ÉCOLES PRESTIGIEUSES.

PAR DOROTHÉE WERNER



Toute l'affaire s'est déroulée en juin dernier, dans l'écrin majestueux du Palais Galliera, au cœur du 16^e arrondissement de Paris. Grand soleil, beau jardin, lieux solennels. Elles sont arrivées en train, en RER ou en métro depuis Montreuil, Gennevilliers, Toulouse ou Marseille, le cœur battant et le ventre noué, pour l'épilogue d'une année passée à espérer. Ces filles de France, gamines nourries aux images de mode, perfusées à la culture pop par les réseaux sociaux, s'appellent Jodie, Morgane, Sonia ou Léa. Avec un bel enthousiasme, elles avaient sauté à pieds joints sur l'annonce repérée un an plus tôt sur Facebook ou ailleurs : chaque année depuis treize ans, la Fondation ELLE offre à trois jeunes filles trois ans d'études de mode, avec l'aide d'Amazon France. Trois chanceuses pour qui la vie bascule dans un monde lointain, d'ordinaire réservé à plus fortunés qu'elles : Esmod, l'École de la chambre syndicale de la couture parisienne et le Studio Berçot les attirent, mais ces écoles sont privées et hors de prix. Le rêve n'est pas toujours démocratique et le monde où s'invente la beauté de demain est parfois bien loin de l'âpre réalité. La paillette et le social font rarement bon ménage, sauf ici. Seul critère pour s'inscrire au concours ? L'avis d'imposition des parents. Un papier administratif qui dit leurs difficultés à financer l'ambition de leur enfant. Pour le reste, c'est à elles de jouer.

Au total, 170 candidates ont tenté l'aventure, se lançant avec la foi des débutantes, bravant la peur de l'échec. Première étape : convaincre le jury, présidé par Christian Lacroix, secondé par le desi-

gner Stéphane Plassier, avec un dossier de création. Le thème, après la chemise blanche ou le jean des années précédentes ? La dentelle. Quoi faire avec ça ? Jouer le jeu sensuel et girly, quitte à tomber dans la caricature chantilly ? Contrecarrer sa réputation sexy baby en la modernisant à tous crins ? Elles ont tout osé et leur liberté raconte une génération assoiffée de beauté, de transcendance et de poésie. Fantaisie assumée, ribambelles de rubans, recherches historiques, digressions intellos, gestes punk : le jury a été époustoufflé par la vitalité se dégageant des dessins, collages, tableaux.

Vingt-cinq candidates ont été sélectionnées. Clap de fin pour toutes les autres. Deuxième défi : les présélectionnées se voient envoyer cinq mètres d'une sublime dentelle Darquer, fournie par Olivier Noyon, dont le groupe est le premier fabricant de Dentelle de Calais. Elles ont carte blanche pour réaliser le vêtement de leur choix. Il ne s'agit pas de savoir coudre ou de faire un patron avant d'avoir appris, mais d'exprimer sa liberté, sa créativité, son idée de style. Douze silhouettes, parfois sublimes, parfois malhabiles mais toujours pleines d'esprit, douze candidates dont les dossiers sont cohérents avec les objectifs de la Fondation sont sorties du lot. C'est donc la crème de la crème qui a atterri ce jour-là au Palais Galliera pour l'oral final. Les filles sont apparues l'une après l'autre, en chair et en os pour la première fois devant le jury. Debout, un micro dans la main. On devine le soin infini avec lequel elles ont



choisi leur tenue, leur coiffure, leur maquillage. On pressent leur fol espoir, leur désir si grand de convaincre, et même leur quête de transcendance. Au fil des entretiens se dessine le portrait touchant d'une jeunesse ayant les pieds sur terre, portée par la soif d'y arriver. Elles jonglent entre études et petits boulots, surfent entre leur désir d'avenir et la réalité qui toujours colle aux basques. Pugnaces, réalistes, drôles ou naïves, elles donnent au jury ce jour-là une leçon de vie, à la manière du Petit Prince : « Faites que le rêve dévore votre vie, afin que la vie ne dévore pas votre rêve. » Comment les départager ? Bien conscient de sa responsabilité, le jury est tiraillé entre l'envie d'être utile, celle d'être juste, et le désir impossible d'offrir une chance à toutes. Qui aurait le plus besoin de ce coup de pouce du destin, qui s'en sortira quoi qu'il arrive ? Comment juger une personnalité aussi vite, sentir son audace et son talent, tout en prenant en compte le hors-champ complexe de sa réalité sociale ? Après un tour de table, les mêmes noms sortent du lot, mais il faut encore tailler pour arriver aux gagnantes. Tissé de hasard et de nécessité, le palmarès est imparfait. La déception sera rude pour les recalées du jour, certaines laisseront s'échapper quelques larmes. On pense à notre système éducatif, et à ses nobles principes, qui vante la méritocratie républicaine mais accepte que certaines filières soient réservées aux enfants des familles les plus aisées. Et puis on se réjouit pour les trois victorieuses, ahuries de l'être, prises de vertiges et de fou rire face au champ des possibles soudain ouvert devant elles. Voici leurs portraits. ■

LÉA FERNANDES LA SOLIDE CREATIV

Qu'il est grand le fossé entre un BTS à Vienne (Isère) et l'École de la chambre syndicale de la couture parisienne, qu'elle va intégrer en septembre ! Surtout quand on sait, comme Léa, 22 ans, ce que travailler dur signifie : elle a dû arrêter ses études pour devenir vendeuse sur le marché le matin et serveuse le soir. Humble et solide, pragmatique et créative, elle rêve de mode éthique, de matières sensuelles travaillées à la main. Face au jury, elle avait osé présenter une dentelle au crochet jusqu'à en faire un genre de corail. Elle a aussi évoqué la liberté des femmes à disposer de leur corps, à se montrer, à se cacher. Un mix de maturité et de rêve assumé.



CHRISTIAN LACROIX, PRÉSIDENT DU JURY 2017

« J'ADMIRE CES CANDIDATES »

« Cela fait des années que je participe au concours ELLE Solidarité Mode et je suis très impressionné par l'évolution des candidates. Elles ont un potentiel d'expression très large, elles ont réfléchi sur le style avec une maturité étonnante. C'est très difficile de les sélectionner. Ce n'est pas celle dont la réalisation est la plus aboutie, ni la plus à l'aise à l'oral qui s'en sortira forcément. On doit sentir que leur désir part des tripes, et aussi, puisque c'est la vocation de la Fondation ELLE, qu'un coup de main financier est indispensable. Je suis très admiratif du courage de ces filles à se présenter au concours, si loin parfois du monde d'où elles viennent. C'est une génération qui a grandi avec la crise, contrairement à la mienne, et qui cherche à s'en sortir. Avec une audace, un réalisme et un désir d'absolu qui forcent le respect. Elles sont un mix de candeur et de dynamisme, de pragmatisme et de créativité. Dans un va-et-vient permanent entre la terre et le ciel. »



AGATHE OUVRARD L'INGENUE STYLEE

Elle a 20 ans, une tête bien faite et un sens de l'humour décalé. Après son BTS de mode à Cholet (Maine-et-Loire), cette fan de BD intégrera le Studio Berçot. Ce qui l'intéresse le plus ? Mettre en rapport un vêtement, un look, un style avec un personnage. « La mode doit être à la fois fonctionnelle et en lien avec ce que l'on veut dire de soi, quitte à aller à l'encontre de l'esthétique », a-t-elle déjà théorisé. Agathe a l'esprit ludique, elle aime les femmes-enfants, refuse l'esprit de sérieux. Histoire d'arriver à Paris avec un peu de sous, elle aura travaillé tout l'été dans une usine d'emballage alimentaire de Cholet. Elle ne sait pas ce qui l'attend, mais son enthousiasme est de ceux qui font tomber les murs.

MARIE-THÉRÈSE AHISSA GBAYÈRE LA TIMIDE AUDACIEUSE

Jean, baskets, top en wax home made, cheveux courts : Marie-Thérèse a 22 ans, une vie trop compliquée pour une fille de son âge et de l'énergie à revendre. Elle est arrivée petite fille de Côte d'Ivoire, laissant sa mère au pays. Depuis le bac, elle est vendeuse dans un magasin de lingerie à Sèvres (Hauts-de-Seine). Peut-on être à la fois farouche et frondeuse ? Elle a l'audace des vrais timides. La mode n'est pas pour elle une passion futile, c'est sa boussole : « C'est un genre de distinction, de protection, dit-elle. Le look, voilà ce qui m'a aidée à me relever tout le temps. » Cette rentrée, Marie-Thérèse rejoindra les étudiants studieux d'Esmod, un autre monde. Les larmes aux yeux, elle avait confié au jury : « Je voulais vous époustouffer. » Mission accomplie.

